« Ceci n'est pas la femme égyptienne ! »

L'Égypte entre représentations occidentales et discours nationaliste

Reem Saad

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1647>

DOI : 10.4000/ema.1647

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 1997

Pagination : 211-230

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Reem Saad, « « Ceci n'est pas la femme égyptienne ! » », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 30-31 | 1997, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1647> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1647>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

« Ceci n'est pas la femme égyptienne ! »

L'Égypte entre représentations occidentales et discours nationaliste

Reem Saad

- 1 Pour l'Égypte et pour le monde arabe et islamique en général, « L'Occident » continue de représenter « l'autre » le plus éminent. Étant donné le passé, dominé par le colonialisme européen, et le présent marqué par la dépendance politique et économique vis-à-vis de l'Occident, ce fait est à peine surprenant. Toutefois, cet antagonisme vis-à-vis de l'Occident s'exprime de diverses manières, à travers différentes voix, dans des contextes distincts et sous des formes variées de militantisme. Le « Nous » opposé à « l'Occident » est devenu un raccourci puissant et omniprésent, où le « Nous » représente une identité collective et ambiguë, renvoyant aussi bien à l'Égypte, au monde arabe, au monde musulman, au tiers monde ou, tout simplement, à l'Orient. Sous toutes ses variantes, ce sentiment est du reste toujours en interaction avec d'autres sentiments, d'autres intérêts et d'autres visions, souvent contradictoires, et il coexiste avec des choix pragmatiques qui sont souvent en contradiction complète avec ses manifestations rhétoriques. Il est donc clair que cette affirmation générale sur l'Occident comme « autre » n'a, en soi, que peu de sens.
- 2 Je me propose d'étudier dans cet article les moyens par lesquels « l'altérité » de l'Occident est utilisée dans le discours politique contemporain en Égypte^[1]. J'estime que, vis-à-vis de l'Occident lui-même, ce slogan ne porte pas à conséquence mais qu'il influence profondément la consolidation et la restructuration des relations de pouvoir au sein de la société égyptienne. Représenter « notre identité » comme étant constamment menacée par l'Occident, est souvent un moyen commode pour exercer l'hégémonie, l'exclusion et la subordination. Les attitudes à tenir vis-à-vis de l'Occident ont récemment fait l'objet d'une compétition visant à définir l'identité de l'Égypte. Bien que l'Égypte se trouve au cœur de plusieurs identifications potentielles (égyptienne, africaine, méditerranéenne, islamique, tiers-mondiste), il est manifeste que les seules définitions habituellement soutenues par les militants sont celles à référent « islamique » et « égyptien ». Dans le présent article, je traiterai principalement de cette

dernière tendance que le critique égyptien Ghâli Shukrî (1994, p. 192) appelle « la nouvelle égyptianité ».

- 3 Je me suis particulièrement attachée à l'étude de la place qu'occupe « l'Occident » aux yeux d'un groupe que je nommerai « les nationalistes égyptiens ». Ceux-ci ne constituent ni un groupe cohérent ni une force cristallisée. Informes, ils ne se mobilisent que de manière *ad hoc*, mais les opinions qu'ils expriment dans ces occasions particulières sont suffisamment consistantes pour constituer à nos yeux une voix distincte. Cette voix se fait particulièrement entendre lorsqu'il s'agit des représentations et des perceptions de l'Égypte à l'étranger, que ce soit en Occident ou dans les autres pays arabes. Les programmes portant sur l'Égypte, ou l'impliquant sont l'occasion, pour les « nationalistes égyptiens », de s'ériger périodiquement en défenseurs de la « réputation de l'Égypte ». D'où le sobriquet de « Société des amoureux de l'Égypte » (*the Society of Egypt's Lovers*) dont ils sont parfois ironiquement affublés. Souvent ils recourent à la notion de *takhwfn* (accusation de trahison), qui est le quasi-pendant du *takfir* (accusation d'infidélité à l'islam) dont les fondamentalistes musulmans usent dans leur discours à rencontre des défenseurs de la liberté d'expression. Il est important de noter que les « nationalistes » n'opèrent pas uniquement vis-à-vis de l'Occident et que l'un des aspects significatifs de leur pratique est suscité par les attaques, réelles ou perçues comme telles, provenant des autres pays arabes. Mais, dans ce dernier cas, c'est un tout autre ensemble de contradictions qui entre en jeu.
- 4 À ce propos, il est important de tenir compte du contexte référentiel dans lequel opère cette voix nationaliste, celui, croissant, du répertoire de la globalisation. La globalisation d'un grand nombre de conditions sociales a mis en lumière la fluidité des catégories sociales, souvent avec succès, en défaisant les frontières autrefois admises. Il est toutefois évident que, dans ce climat de globalisation et de fluidité, un courant distinct aspire à créer des frontières pour de nouvelles catégories, ou à renforcer celles qui existent déjà. L'émergence et la résurgence du sentiment d'appartenance ethnique et la diffusion d'une politique identitaire en témoignent. L'ironie veut que cette tendance à créer ou à renforcer les spécificités soit universelle, et que l'Égypte n'y échappe pas.
- 5 Ce dont je traiterai ici, c'est des modes d'expression nationaliste qui cherchent à célébrer l'Égypte (en même temps qu'à se l'approprier) comme une entité aux attributs quasi sacrés. Tout en étant indépendant du discours étatique officiel, le discours nationaliste rejoint pourtant ce dernier dans l'avalanche de chansons patriotiques (*aghâni wataniyya*) et la quantité de lieux communs et d'expressions stéréotypées dont la plus surprenante est la tautologie « l'Égypte c'est l'Égypte » (*masr hiya masr*), évoquant une idée de supériorité et de pérennité intrinsèques qui vont de soi.
- 6 L'attitude envers l'Occident est l'un des éléments qui interviennent dans le processus de renforcement des frontières de la nation égyptienne. L'un des terrains éloquents qui permettent d'étudier cette question est celui de la représentation de l'Égypte dans les médias occidentaux. Les représentations visuelles de l'Égypte par les télévisions occidentales suscitent presque toujours des réactions de mécontentement et d'insatisfaction qui proviennent du souci constant de préserver « l'image de l'Égypte ».
- 7 Là-dessus, j'ai un préjugé que j'aimerais formuler : dans ce débat sur l'image, je ne suis pas impartiale et je me considère en quelque sorte nationaliste moi-même. L'inquiétude éprouvée au sujet de la manière dont les Arabes et les musulmans en général sont

représentés en Occident ne peut certainement pas être mise sur le compte du fanatisme et de l'étroitesse d'esprit. Les Arabes et les musulmans, en effet, ont systématiquement été mal représentés et stéréotypés soit à la manière orientaliste (chameaux, harems), soit, plus récemment, à travers l'image de terroristes et de fondamentalistes musulmans. Ce n'est cependant pas la question que je me propose d'étudier ici.

- 8 En m'intéressant à cette question de l'image de l'Égypte, je ne cherche pas à mettre en avant des cas qui viendraient en retour soutenir l'argument stéréotypant. Mon objectif est plutôt d'utiliser les réactions des Égyptiens aux représentations visuelles de l'Égypte afin d'apprécier dans quelle mesure le portrait qui est fait de « nous » entre en jeu dans le processus de construction et d'expression du nationalisme égyptien contemporain. Cela dit, il n'est pas question ici de généraliser car les différences qui existent, tant au niveau des matériaux présentés que des voix insatisfaites, sont considérables. S'agissant des « amoureux de l'Égypte » en particulier, leur réaction d'insatisfaction par rapport à la représentation de l'Égypte dans les médias occidentaux couvre plus qu'un simple antagonisme vis-à-vis de l'Occident. La question de la « représentation » pose non seulement le problème du contenu des images (« construire des images de »), mais aussi celui de la rivalité des locuteurs (« qui parle pour »). La question de la réputation de l'Égypte concerne, typiquement, les relations entre l'Égypte et un public étranger. Elle soulève également le problème du choix des images et des voix jugées présentables et audibles pour ce public, le problème d'une concurrence pour le droit d'en décider et surtout celui de savoir qui est le représentant « légitime » de ce pays.
- 9 Je me propose de présenter deux cas de films documentaires produits par l'Occident sur l'Égypte, et d'étudier les réactions suscitées dans la presse égyptienne par ces deux émissions : un documentaire de la BBC (British Broadcast Channel) « *Marriage Egyptian Style* » (Mariage à l'égyptienne), et un clip de la CNN (Cable News Network) sur l'excision en Égypte.

Documentaire de la BBC

- 10 Le documentaire anthropologique de la BBC « *Marriage Egyptian Style* » (1991) auquel j'ai collaboré en tant qu'anthropologue avec la réalisatrice anglaise Joanna Head, est centré sur la vie d'une femme égyptienne, Wizza, qui travaille comme femme de ménage et vit dans le quartier populaire d'al-Hussein au Caire. Abandonnée par son mari qui vit avec son autre épouse, Wizza habite dans un appartement d'une pièce avec sa fille qui travaille dans une usine à proximité de la maison, un fils au chômage et un autre fils qui fait son service militaire. Elle parle des problèmes qu'elle a rencontrés dans le mariage et de son souci de trouver de bons partis pour ses enfants.
- 11 Lorsque le film a été diffusé en Angleterre en 1991, je m'attendais à une certaine réaction de la part des Égyptiens vivant dans ce pays. Chaque fois qu'une émission étrangère touche de près ou de loin au pays, des réactions habituelles se manifestent dans des lettres types où les Égyptiens rapportent ce qu'ils ont vu et demandent à ce que les responsables soient punis. D'habitude, l'argument se ramène à ceci : « Nous nous efforçons ici (voulant dire à l'étranger) de donner une image exacte de l'Égypte, celle d'un pays où règnent la civilisation et le progrès et puis, il suffit d'une émission télévisée pour détruire tous nos efforts. » L'attaque la plus sévère est régulièrement réservée aux Égyptiens qui ont participé à la production de ces émissions, ces

« Égyptiens de nom seulement qui sont tombés si bas qu'ils vendent leur pays pour quelques dollars. »

- 12 Je ne fus donc pas surprise de voir des lettres d'Égyptiens installés en Angleterre publiées dans la presse nationale. La première, parue dans le quotidien *al-Ahrâm* (09/09/1991) et intitulée « Quelle honte ! », rapportait l'incident et le nom du collaborateur égyptien qui se trouvait être moi-même.
- 13 En avril 1992, le film devait être présenté dans le cadre du Festival du film documentaire et du court métrage d'Ismâ'îliyya, festival qui se tient tous les ans dans la ville du même nom. Le film était programmé pour minuit mais le public qui remplissait la salle était constitué, en majorité, de journalistes et de critiques. Indignés, ils commencèrent à hurler et à rugir avant même que le film ne soit achevé : « Arrêtez cette farce », « L'Égyptienne qui y a pris part doit être jetée hors du pays », « Retirez-lui son passeport ». C'est là une partie de ce que j'ai entendu. Les incidents de cette soirée se prolongèrent jusqu'à quatre heures du matin.
- 14 Le lendemain, les journaux titraient à la une : « Un scandale au Festival d'Ismâ'îliyya », « Le complot visant à nuire à la réputation de l'Égypte continue ». C'était le début d'une avalanche d'articles et de reportages sur le film qui dura plus de deux mois. L'étendue des attaques était sans précédent et cet incident est venu s'ajouter à la liste de ce qu'il est désormais convenu d'appeler « les batailles culturelles », en raison de leur violence et de leur agressivité. L'année précédente, le metteur en scène Youssef Chahine avait fait l'objet d'une attaque semblable à la suite de la projection de son documentaire sur Le Caire au Festival de Cannes, et le long métrage sur l'auteur de dessins animés, le Palestinien Nâji al-Alî, bénéficia du même accueil parce qu'il représentait un personnage égyptien d'une manière qui « portait atteinte à la réputation de l'Égypte ».
- 15 Chez les pourfendeurs de « Mariage à l'égyptienne », il y avait consensus : « ceci n'est pas la femme égyptienne ». Wizza était décrite comme « une femme perdue sur le plan moral et social » (*al-Akhhâr*, 20/04/1992, art. H. Hamdî), « une femme laide dans le fond et dans la forme » (*al-Kawâkib*, 28/04/1992, art. H. Shah ; *Âkhir Sâ'a*, 28/04/1992, art. I. Nadhmî). Bien qu'il ait été dit clairement dans le film que Wizza travaillait comme femme de ménage, certains auteurs soutenaient que le film ne précisait pas ce que faisait cette femme pour gagner sa vie et en déduisaient que c'était probablement une entremetteuse (*qawwâda*) (*al-Kawâkib*, 28/04/1992, art. H. Shah ; *Âkhir Sâ'a*, 22/04/1992, art. I. Nadhmî). Dans un article de l'hebdomadaire féminin *Hawwâ*, Wizza est décrite de la manière suivante :

« ... elle a été élevée sur le pavé, sans père ni mère pour lui dire ceci est honteux et cela est péché (*'ayb wa harâm*). La pauvreté l'a corrompue et l'a rendue méprisante même à son propre égard. » (*Hawwâ*, 02/05/1992, art. S. Nâsif)
- 16 Husn Shah, la rédactrice en chef de l'hebdomadaire *al-Kawâkib*, décrit Wizza de la manière suivante :

« Cette femme dégoûtante et impertinente ne cesse de proférer des insultes et d'exprimer des opinions que pas une mère égyptienne, quel que soit son niveau social ou culturel, ne pourrait formuler. La mère égyptienne est, par nature, pleine de compassion et sacrifierait sa vie pour ses enfants alors que cette femme entame le dialogue dans la première scène du film par une phrase choquante : *Mes enfants sont mes ennemis* » (*al-Kawâkib*, 28/04/1992).
- 17 Nombre d'auteurs ont relevé cette phrase particulière du film (qui se voulait vraiment une plaisanterie) (*Âkhir Sâ'a*, 22/05/1992, art. I. Nadhmî), et un des reporters relève que Wizza est « affectivement instable » puisqu'elle dit qu'elle travaille pour pouvoir marier

ses enfants et que par ailleurs elle dit « mes enfants sont mes ennemis » (Nisf al-Dunya, 26/04/1992, art. N. 'Adlî). Dans un commentaire général du film, Husn Shah qualifie le film de « tentative visant à tuer en nous nos sentiments et notre fierté nationale pendant que nous en sommes les spectateurs dans une salle qui se trouve sur le sol égyptien » (*al-Kawâkib*, 05/05/1992, art. H. Shah).

- 18 Étant le « collaborateur » égyptien, une bonne part des attaques m'était réservée. L'hebdomadaire *Misral-Fattâh* (04/05/1992) écrivait : « Le film a été dirigé par une réalisatrice anglaise avec le concours d'une fille qui n'est égyptienne que par son acte de naissance. Elle prétend être chercheur en sciences sociales et, dans l'espoir d'obtenir une bourse à Londres, elle a pêché en eau trouble ». Husn Shah écrivait (*Al-Kawâkib*, 28/04/1992) : « Je suis persuadée que Reem Saad Luka s'est donné beaucoup de peine pour trouver ce type de personnage pervers, et ce, pour les beaux yeux de la BBC et de la réalisatrice anglaise Miss Joanna. »¹ Quant à l'historien 'Abd al-'Adhîm Ramadan, il se lamente, dans son article, sur le sort de la jeunesse égyptienne :

« S'agit-il d'un rêve ou de la réalité ? La jeunesse égyptienne qui autrefois se soulevait contre l'occupation britannique et appelait à l'indépendance, s'est muée en ces créatures défigurées, dépourvues de patriotisme autant que de savoir, de goût et de sens artistique. » (*al-Wafd*, 04/05/1992)

- 19 Il y a eu des appels réclamant que « soient punis les responsables de ce scandale ». Écrivains et journalistes s'en prenaient aux représentants des différentes institutions étatiques pour avoir accordé à des équipes de cameramen étrangers une liberté qu'ils ne méritaient pas. D'autres appels réclamaient « une censure stricte » (*raqâba sârima*) (*Âkhir Sâ'a*, 06/05/1992, art. I. Nadhmî). On exigea même la démission de Hâshim al-Nahhâs, directeur du Centre national du film qui avait autorisé la projection de ce film à Ismâ'îliyya. Le fait d'avoir introduit le film en Égypte pour l'y projeter fut perçu comme une agression, une violation. D'après un commentaire, ce film « était un avertissement à tous ceux qui travaillent dans le domaine artistique et culturel et en particulier aux autorités de censure. Ces œuvres pourries qu'on diffusait auparavant à l'étranger, ont aujourd'hui l'audace de venir nous affronter jusque dans notre pays » (*al-Masâ' al-'Usbô'iyya*, 25/04/1992, art. 'Âdil al-Hafnâwî). Les organisateurs du festival ayant autorisé la projection du film ont été décrits comme « ceux qui, sans aucune honte, ont perdu toute fierté arabe et égyptienne, vendu l'honneur de la nation et violé son caractère sacré » (*Misral-Fattâh*, 04/05/1992). L'Organisme public de l'information, qui normalement délivre les autorisations et supervise le travail des équipes étrangères, a été violemment critiqué pour avoir autorisé le tournage du film sans en contrôler correctement le contenu. Pendant la projection, un journaliste demanda instamment à Hamdî Surûr, alors directeur de la Censure, d'imposer plus de restrictions aux films tournés en Égypte « afin de s'assurer que cette farce ne se reproduise plus jamais ». Hamdî Surûr répondit que, premièrement ceci ne relevait pas de sa compétence mais de celle de l'Organisme public de l'information, et que, deuxièmement, il estimait qu'il y avait déjà suffisamment de restrictions.

- 20 Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, je prends très au sérieux la manière dont Égyptiens, Arabes et musulmans sont représentés dans les médias occidentaux. Je ne suis pas impartiale en ce qui concerne le débat sur l'image et j'ai la ferme conviction que, pour ce qui est de l'image de l'Égypte en Occident, ce film a en fait servi la « réputation de l'Égypte ».

- 21 Cependant, je ne cherche pas ici à défendre le film mais à me servir de cet incident pour montrer comment la réputation du pays devient une cause en quête d'une dimension sacrée et non négociable, et comment les critères de la censure et de la discrimination s'élaborent autour de cette cause.
- 22 Au centre du débat sur la réputation de l'Égypte et sur l'image que nous devons avoir aux yeux de l'Occident, se pose la question de savoir qui est en droit de représenter la nation. Je soutiens que l'opinion nationaliste défendue par la classe moyenne urbaine a souvent partie liée avec la déstabilisation des groupes sociaux inférieurs, qu'il s'agisse des paysans ou des citoyens pauvres². Car le problème de l'image à donner est aussi bien lié à une attitude ambivalente à l'égard de l'Occident qu'à l'égard de ces derniers.
- 23 Les attaques en diffamation contre le film donnent une idée de ce qui est considéré comme l'image idéale qu'il convient de présenter à l'étranger. Selon le groupe nationaliste, cette image serait celle d'une *hadâra* (civilisation) et d'un *tahaddur* (être civilisé). Le terme *hadâra* renvoie normalement au patrimoine historique de l'Égypte (pharaonique en particulier) avec, pour symboles manifestes, les pyramides et le sphinx. Cette catégorie s'accommode également du Nil. Le *tahaddur*, quant à lui, se rapporte aux différentes formes de progrès dans le présent. Ces formes concrètes renvoient essentiellement à l'Opéra, aux autoponts, aux tours et aux hôtels cinq étoiles. Concernant la femme, comme c'est le cas ici, le *tahaddur* renvoie principalement à la femme instruite, exerçant une profession, et souligne le fait que l'Égypte compte plusieurs femmes ambassadrices. L'accent mis sur ce dernier point est significatif puisque cette catégorie constitue ce que l'on considère être une représentation légitime à l'étranger. Au sein de la classe moyenne, la carrière diplomatique est des plus prestigieuses ; elle est étroitement associée à l'élégance et au style de vie occidental. Dans tous les cas, l'image du *tahaddur* est essentiellement une image occidentale modernisée du progrès.
- 24 Il entre néanmoins une autre composante importante dans l'image idéale : l'authenticité (*al-asâla*). En Égypte même, les paysans et les citoyens pauvres sont en butte à ce que Salim Tamari (1992, P. 75) appelle le « dualisme du mépris et de la glorification ». Ils sont arriérés en même temps qu'« authentiques ». Mais dès lors qu'un public extérieur se trouve impliqué, ce mépris se transforme en honte. C'est là que se donnent à voir, parfois très clairement, les frontières de « la communauté imaginaire » (Anderson, 1991). Pour la classe moyenne urbaine, menée par une partie importante de l'intelligentsia, il existe une entité abstraite homogénéisée, « le peuple », et qui est le pendant d'un « monde extérieur » pareillement homogénéisé. « Le peuple » glorifié est utilisé pour exprimer l'authenticité de la nation. Mais il n'est toléré que dans l'abstrait. Le qualificatif de *asâla* est couramment utilisé pour chanter les qualités morales du peuple égyptien (*al-sha'b al-misri al-asîl*). Là où il est question des femmes, certaines qualités morales associées sont idéalisées. Parmi elles : *al-mar'a al-mishyya al-asila* (la femme égyptienne authentique), *al-umm al-mithâliyya* (la mère exemplaire), *al-fallâha al-misnyya al-asila* (la paysanne égyptienne authentique) et, évidemment, son homologue urbaine, *bint al-balad*.
- 25 Cette dimension « authentique » de l'image idéale pose problème lorsqu'il s'agit de représentation visuelle. En effet, l'image professionnelle type de l'ambassadeur a une certaine présence et une certaine visibilité dans la vie publique égyptienne et on la voit couramment dans les médias. Quant à l'aspect concret de cette image idéale, il peut être visualisé, et l'est de fait, à la télévision, que ce soit, par exemple, sous la forme du

théâtre de l'Opéra ou dans les objets touristiques, les cartes postales représentant les pyramides et le Nil notamment. Cependant, lorsqu'il s'agit des qualités morales de la nation, et plus particulièrement de l'image de la femme, la question devient plus complexe et le débat autour de l'image que l'on devrait en donner reste en grande partie abstrait. Le répertoire nationaliste manque de référents visuels relatifs à la vie réelle de la « femme égyptienne authentique ».

- 26 L'attitude ambivalente, voire paradoxale vis-à-vis de l'Occident, est manifestée par le fait de considérer le film comme faisant partie d'une campagne occidentale visant à détruire la réputation de l'Égypte, puisque ce dernier ne donne pas à voir la société égyptienne sous son aspect civilisé et occidentalisé. Les qualités requises d'une personne suffisamment respectable et présentable pour nous représenter, c'est qu'elle ait leur allure, mais qu'elle parle pour nous et de nous. Les gens en Occident doivent savoir que nous aussi nous avons un Opéra. Dans ce discours, « Occident » est synonyme à la fois de progrès et de complot.
- 27 La classe moyenne urbaine cherche à monopoliser la représentation nationale. Comme l'écrit le critique Ghâli Shukri dans *al-Ahrâm* (06/05/1992), cette classe se considère comme le seul représentant légitime du peuple égyptien³. C'est dans les situations où l'image du pays est en jeu que l'attitude vis-à-vis des autres classes et groupes sociaux apparaît de manière particulièrement éloquente. Nous reproduisons ici l'extrait d'un article de Abeer El-Guindi paru dans le quotidien de langue anglaise, *Egyptian Gazette* (23/04/1992), qui mérite d'être cité tel quel :

« Le film décrit des choses qui se produisent dans la société égyptienne, mais il ne présente pas une image vraie de la femme de la classe moyenne et qui est le seul exemple représentatif. De nos jours, il y a des milliers, des millions même, d'hommes et de femmes instruits : comment pouvons-nous alors prétendre que c'est là le « type égyptien » ? Prétendre que son mari l'a quittée au beau milieu de tous ses problèmes et qu'il se désintéresse complètement de ses enfants n'est pas un fait courant. En réalité, les hommes égyptiens sont connus pour être, de tous les Arabes, les plus tendres et les plus affectueux envers leur famille. Il y a certes des exceptions mais, comme le reconnaissent les ressortissants des autres pays arabes, telle est la norme en Égypte. Un ami tunisien disait que cela pouvait atteindre un tel degré, que certains de ses compatriotes en étaient jaloux. Quoi qu'il en soit, ceci n'est pas notre propos. Mais pourquoi choisir les classes les plus basses et généraliser ? Pourquoi ne pas choisir les modèles parmi les classes les plus élevées ? N'est-ce pas là une diffamation de la société égyptienne ? » (sic).

- 28 Au cours des attaques dont le film a fait l'objet, les idiomes de l'honneur et de la honte ont été largement utilisés, ce qui est intéressant à noter dans une discussion sur l'expression du nationalisme. Honneur et honte, deux notions normalement associées à des situations de face-à-face, sont ici utilisées dans un contexte abstrait, celui de la nation⁴. Ceci apparaît premièrement dans la notion de réputation, très étroitement liée à l'honneur et qui est particulièrement révélatrice de la nature sexiste du discours nationaliste. Le type et le degré de sensibilité avec lesquels la réputation de l'Égypte est envisagée ressemblent beaucoup à la manière d'envisager l'honneur de la femme. Dans l'un de ses commentaires sarcastiques, Mustafa Darwîsh, critique égyptien de cinéma (et supporter du film) dit : « Ils ont fait de l'Égypte une femme dont il fallait défendre la réputation. » Cette réplique visait aussi à décrire le caractère général de la scène intellectuelle égyptienne. Dans un numéro spécial d'*al-Nâqid* (nov. 1992) consacré au Caire, capitale culturelle du monde arabe, Yahia Gâbir décrit la nature versatile des

débats en Égypte et la rapidité avec laquelle ils se transforment en querelles. Ce film figure dans la liste qu'il établit. Il dit à ce propos :

- 29 « Le slogan de la réputation de l'Égypte est une arme morale et un prétexte toujours prêt... l'Égypte se transforme en un totem si bien que sa culture ne peut ni être abordée ni critiquée sur son territoire comme à l'étranger. Toute critique devient un attentat à l'honneur... et je me souviens des paroles célèbres de Youssef Wahbi (symbole du mélodrame égyptien) : *L'honneur d'une fille est comme une allumette. On ne peut l'allumer qu'une fois* ».
- 30 Cependant, l'honneur n'est pas forcément lié au sexe. La notion de *shakhsiyyât musharrifa* (personnalités qui font honneur) est constamment utilisée dans ce contexte pour décrire les parfaits représentants de l'Égypte face au monde extérieur. Dans cette notion, l'accent est mis sur le prestige et le respect. Le journaliste Sa'îd 'Abd al-Ghâni en donne un exemple dans *al-Ahrâm* (27/04/1992) en rapportant les paroles d'une femme qui, paraît-il, assistait au festival d'Ismâ'îliyya : « Cette femme étrange est-elle un modèle de la femme égyptienne ? Il y a pourtant dans cette salle beaucoup de femmes qui occupent des postes clés : journalistes, directrices, mères exemplaires (*ummahât mithâliyyâ*) et nous aurions été fières si l'une d'entre elles avait été considérée comme le modèle de la femme égyptienne. Mais évidemment, ces films évitent sciemment de les présenter afin de salir l'image de cette noble société. »
- 31 Dans le cadre de cette controverse, la « honte » se ramenait essentiellement à l'idée de « linge sale », la question étant de savoir qui et quoi classer dans cette catégorie. La raison pour laquelle Wizza y a été classée nous ramène à l'idée de représentation. « L'Égypte dans toute sa gloire peut-elle être représentée par une simple domestique ? Croient-ils que nous n'avons pas de ministres et d'ambassadeurs pour nous représenter ? » Ceux qui soutiennent que Wizza ne représente pas la femme égyptienne n'ont pas seulement voulu dire qu'elle était unique en son genre, mais aussi qu'elle n'était pas assez respectable pour parler au nom de la femme égyptienne comme aurait pu le faire une femme ambassadrice ou ministre. Le fait que ces deux dernières auraient manifestement été des cas uniques, non représentatifs du point de vue numérique, n'est pas pris en compte dans cet argument.
- 32 Wizza porte le costume traditionnel (la *galabiyya*), s'en prend aux hommes et nage tout habillée. Que penseraient de nous les Européens à la vue d'un tel spectacle ? Selon le journaliste Sa'ad Kâmil, cette attitude dénote une « mentalité "chambre d'amis" qui règne dans l'esprit de la classe moyenne... en vertu de laquelle les étrangers ne doivent avoir accès qu'aux endroits spécialement aménagés pour les recevoir » (*al-Akhbâr*, 03/05/1992). Pour moi, ce qui a été le plus dur dans cette affaire, c'est lorsque, à notre retour d'Ismâ'îliyya, nous nous sommes rendues, Joanna Head et moi-même, chez Wizza pour l'informer de ce qui s'était passé au festival et la préparer aux ennuis à venir⁵. J'essayais de le lui annoncer avec le plus de ménagement possible, mais elle ne pouvait pas comprendre exactement pourquoi les gens n'avaient pas aimé le film. Ce que je n'étais pas en mesure de lui dire c'est que certaines personnes niaient son existence ou auraient souhaité qu'elle n'existât pas.
- 33 Mais je voudrais aller au-delà de l'idée de honte pour comprendre pourquoi le public a trouvé le film si déconcertant. Le cas de Wizza intrigue dans la mesure où le film ne contient aucune scène obscène, aucune allusion directe au sexe, et pas un mot sur la question la plus redoutable, à savoir l'excision. Pas de tas d'ordures ni de charrettes tirées par des ânes. Il est intéressant de noter à ce propos que plusieurs critiques ont

longuement disserté sur la saleté et les tas d'ordures, pourtant absents dans le film⁶. Je pense que si Wizza dérange le public, c'est parce qu'elle parle d'elle-même. Elle a ses propres opinions qu'elle exprime librement et avec beaucoup d'assurance. Safinaz Kazem, critique de cinéma, établit une analogie intéressante dans un article intitulé « Wizza-Cendrillon, c'est la grande majorité des gens » (*al-Musawwar*, 29/05/1992). Elle y compare les pourfendeurs de Wizza à la belle-mère de Cendrillon pour qui la place de cette dernière est à la cuisine. À son instar, ces messieurs-dames se sentent offusqués par l'attention portée à Wizza qui, placée au premier rang, « à la réception », s'adresse aux invités de marque, les Occidentaux en l'occurrence.

- 34 Non seulement Wizza parle-t-elle d'elle-même, mais encore le fait-elle sur un mode jugé parfaitement incorrect – le maître mot utilisé ici pour le décrire étant celui de « vulgarité » (*sûqiyya*). Le langage vernaculaire qu'elle utilise à l'écran est le même dont elle fait usage dans sa vie quotidienne d'où l'admiration des critiques partisans de Wizza pour ce langage, décrit en ces termes par l'un d'eux : « un franc-parler artistique... [avec] de la créativité et des phrases spontanées » (*al-Musawwar*, 01/05/1992, art. S. Kazem). Selon un autre critique, la beauté des expressions « dépasse ce que des écrivains professionnels sont capables de produire » (*al-Musawwar*, 08/05/1992, art. Y. al-Qâ'id). Cependant, aux yeux des gardiens de la « haute culture », ce langage non conforme à la langue vernaculaire standard, ne saurait constituer une langue médiatique. Il était donc considéré comme un exemple supplémentaire de cette vulgarité rampante qui menace l'univers ordonné des formules vernaculaires de l'Establishment⁷.
- 35 Un autre facteur qui a pu indigner les femmes de la classe moyenne notamment, est le fait que Wizza soit une femme de ménage. La pénurie de la main-d'œuvre domestique qui dure depuis le milieu des années soixante-dix a largement affecté le mode de vie des femmes de la classe moyenne qui restent incrédules face au comportement et aux attitudes d'un nouveau type d'aides ménagères qui se veulent plus professionnelles et plus indépendantes. Ces dernières ne se considèrent plus comme faisant partie de la famille et refusent d'être à la merci de la maîtresse de maison ; ce n'est plus la petite paysanne qui dort par terre dans la cuisine. Ces femmes étaient particulièrement choquées de voir une « servante » occuper la place centrale d'un documentaire occidental.
- 36 Une dernière cause du malaise ressenti par le public vis-à-vis de Wizza réside dans sa non-conformité au stéréotype des gens pauvres tel que les conçoit la classe moyenne. Les paysans et les pauvres du milieu urbain ne sont tolérés que sur le mode condescendant et romanesque. Le monde de Wizza est parfois perçu de manière romantique comme « l'âme de l'Égypte », et parfois de manière mélodramatique, comme le site d'une misère constante, tributaire de la charité philanthropique. Le problème de Wizza, c'est qu'elle n'a tout simplement pas l'air misérable. Pis encore, elle semble en fait capable de se réjouir. Il est vrai qu'elle travaille dur pour joindre les deux bouts, mais il y a dans sa vie des choses aussi importantes que l'amour, le mariage de ses enfants, l'amitié, les loisirs, les commérages et les rituels, toutes choses qui semblent exclues du stéréotype des « gens pauvres ».
- 37 Cette attaque menée contre le film, et surtout les attaques personnelles et grossières à l'égard de Wizza, ont fait réagir plusieurs écrivains qui ont mis au défi une cause aussi noble que celle de la « réputation de l'Égypte ». Les uns défendirent la liberté d'expression, les autres se déclarèrent fiers d'être représentés par de « vrais

Égyptiens » telle que Wizza. Un autre argument consistait à dire : si vous trouvez cette réalité si laide, pourquoi ne vous battez-vous pas pour la changer ?

Reportage de la CNN

- 38 Un cas encore plus grave d'offense à l'honneur national dans lequel l'Occident était impliqué, fut le documentaire produit par la CNN qui montrait une opération d'excision pratiquée sur une fillette de 11 ans⁸. Ce cas a causé d'autant plus de honte et de confusion que l'émission a été diffusée par satellite dans le monde entier en septembre 1994, juste au moment où la Conférence internationale sur la population et le développement (CIPD) se tenait au Caire. Cette émission de deux minutes, voyeuriste, sensationnaliste et qui, à mon sens, manquait totalement de goût, provoqua cependant des réactions d'une ampleur considérable. Celles-ci révélaient la vulnérabilité des frontières nationales aux outils des médias internationaux et trahissait un sentiment général de violation et un état de choc.
- 39 La réaction la plus immédiate fut celle d'un profond souci pour la « réputation de l'Égypte ». L'incident fut rapporté par différents quotidiens en première page. L'un d'entre eux titrait : « Un crime moral abominable portant atteinte à la réputation de l'Égypte » (*al-Wafd*, 11/09/1994). Le moment de la diffusion était particulièrement significatif dans la mesure où il opérait un changement radical et immédiat de registre : « l'Égypte versus l'Occident » reprenait le pas sur une « Égypte internationale » euphorique suite à l'accueil réussi de la CIPD. Jusqu'au moment de la diffusion de cette émission, programmée le second jour de la conférence, il régnait un sentiment général de fierté et d'autosatisfaction dû au succès qui avait couronné les efforts prodigieux déployés pour l'organisation de la conférence et l'accueil de milliers de participants. En fait, tout se passait à merveille et la ville arborait effectivement un visage pimpant et élégant. Un tel succès fut considéré comme la pleine concrétisation du potentiel de l'Égypte à être en même temps « moderne et internationale », hospitalière et supérieure. Dans ce climat, l'émission engendra une immense déception, décrite en ces termes dans un article :
- « Une surprise... une surprise à tous points de vue. Nous ne nous serions jamais attendu à recevoir une telle gifle alors que nous vivions dans l'extase du succès de la Conférence sur la population qui se tenait au Caire. Nous goûtions la joie et la fierté de la remarquable performance avec laquelle la télévision égyptienne couvrait l'événement ; nous étions en admiration devant les diplomates, les intellectuels et les artistes égyptiens..., et aussi devant les agents de la circulation. Alors que nous vivions la joie d'accueillir le monde entier chez nous, nous n'aurions pas dû recevoir un tel soufflet de la main d'Égyptiens⁹, des Égyptiens exécutant ce que des Américains ont produit. » (*Sabâh al-khayr*, 22/09/1994, art. M. Abû al-Nûr).
- 40 Le manque d'à-propos dans la programmation n'a pas fait qu'intensifier un sentiment d'embarras ; il y a eu aussi une profonde déception vis-à-vis de l'ingratitude du monde/ de l'Occident, et le sentiment que « Le Caire avait été trahi dans sa gracieuse hospitalité » (*Time*, 26/09/1994, art. J. Simolowe). Ce qui compliqua encore davantage la question, c'est que Jane Fonda venait d'être reçue, en tant qu'hôte de marque, par le ministre du Tourisme. Le fait qu'elle soit la femme de Ted Turner, propriétaire et directeur de la CNN, aggravait l'injure et était perçu comme une rupture du principe de réciprocité (*al-Akhbâr*, 13/09/1994, art. S. Sunbul ; *al-Wafd*, 11/09/1994). Au fondement de cette indignation, il y avait l'idée que l'Égypte avait maintenant accédé à un nouveau

statut et méritait d'être traitée sur un pied d'égalité par les autres pays civilisés ; le visage pimpant du progrès au Caire en attestait. Cette voix révélait l'attitude paradoxale typique vis-à-vis de l'Occident qui consiste à blâmer ce dernier pour son ignorance des qualités occidentales de l'Égypte et à défendre l'image d'une Égypte moderne, internationale et civilisée. C'est ainsi que les représentants de cette voix, le Président Moubarak y compris¹⁰, se sont empressés de nier l'existence d'une pratique aussi barbare que l'excision, insistant sur le fait que c'était une coutume du passé.

- 41 Il faut dire cependant que parmi ceux qui ont pris part au débat suscité par cette émission, certains se sont surtout élevés contre ceux dont la préoccupation unique était de « cacher le linge sale ». Ils demandaient que l'on saisisse cette occasion pour ouvrir au débat public le dossier de l'excision¹¹. C'est ce qui se produisit. Les nationalistes déconcertés ne furent pas les seuls à réagir. L'émission avait servi à lancer un long débat sur la question de l'excision elle-même, mettant à nu des différends politiques plus larges. « L'ombre de l'Occident » planait sur le débat. Bien qu'au moment de l'émission, plusieurs ONG (organisations non gouvernementales) œuvrant en Égypte menaient depuis longtemps déjà une campagne contre l'excision, il n'en reste pas moins que c'est la projection du film qui, de manière dramatique, a amené la question au centre du débat public et a déterminé dans une large mesure la forme de la controverse qui s'en est suivie. L'un des traits les plus frappants dans ce débat, c'est le rôle qu'a joué dans les querelles intestines l'idée de « l'Occident ennemi »¹².
- 42 L'opinion selon laquelle cette émission entraînait dans le cadre d'un complot occidental contre « nous », venait essentiellement des islamistes et des autres « culturalistes », et se plaçait dans le continuum des attaques adressées à la CIPD qui, selon eux, était l'occasion pour l'Occident, de propager son immoralité en terre d'Égypte et de « nous » imposer ses normes culturelles sans aucun respect pour « notre culture et nos traditions ». Bien que, dans l'ensemble, l'émission ait eu le mérite de ramener le problème très largement répandu de l'excision en plein centre du débat public, les problèmes qu'elle a suscités n'ont pas facilité la tâche aux détracteurs de cette pratique. Contrairement aux nationalistes déconcertés qui se sont empressés d'en nier l'existence, les « culturalistes » ont défendu cette pratique qu'ils ont tôt fait d'intégrer à « notre identité ». La féministe égyptienne Aida Seif al-Dawla en parle en ces termes : « La mutilation génitale de la femme (MGF) est présentée comme une tradition locale faisant partie de notre identité en tant que musulmans, et représentant une partie de notre éthique et de nos valeurs morales par opposition à celles qui nous sont imposées par l'Occident. »¹³ En outre, malgré la multiplicité des interprétations islamiques relatives à cette question et leur ambiguïté, l'ouverture forcée du débat en de pareilles circonstances eut pour effet de propager l'interprétation la plus stricte qui consiste en fait à fermer les yeux sur l'opération. Le terrain n'était pas propice à mettre en avant l'opinion islamique la plus libérale en la matière, puisque cela revenait à perdre la face et à céder au vœu de l'ennemi.
- 43 Un autre facteur important, spécifiquement lié à la nature de ce type de reportage à sensation, allait permettre à cette émission de déterminer le cours du débat. La manière choquante avec laquelle l'émission était présentée, et surtout l'accent mis sur la brutalité avec laquelle l'opération a été pratiquée (les ciseaux du barbier, l'absence d'anesthésie), a eu pour effet de détourner l'attention du principe même de l'excision et de la centrer sur la manière avec laquelle l'opération est, ou devrait être, accomplie. Un clip de deux minutes ne peut certainement pas rendre justice à la complexité d'une

question telle que l'excision. En vue de transmettre un message rapide et d'attirer l'attention du spectateur, l'accent avait été mis sur le choc visuel provoqué par la violence de l'intervention. Les scènes projetées ont suscité les réactions de dégoût souhaitées et le public a bien entendu été épouvanté. Cependant, contrairement à toute attente, l'accent mis sur la manière de procéder a fourni aux partisans de cette pratique un argument tout prêt : l'opération n'est pas nuisible en soi si elle est pratiquée par « des médecins spécialisés qui peuvent procéder correctement avec les moyens scientifiques les plus modernes » (*al-tasawwufal-islâmî*, octobre 1994, art. I. Mugâhid). Un médecin pris d'enthousiasme a même, dans un euphémisme remarquable, qualifié cette opération de « chirurgie plastique mineure » (*al-Akhhâr*, 23/09/1994, art. M. Fawzî).

- 44 Il va sans dire qu'en provoquant une prise de conscience jamais égalée auparavant, cette atmosphère a mis les mouvements féministes face à des problèmes majeurs. Les réactions provoquées par l'émission se sont mêlées à un courant déjà puissant qui estime que toutes les questions de femmes sont imposées par l'Occident et pour qui les féministes égyptiennes ne sont que des marionnettes occidentalisées. Entraîner « l'Égypte » sur cette pente revient à placer les activistes des mouvements féministes égyptiens dans une position inconfortable et défensive, les obligeant à se perdre dans des explications interminables, à rompre toute relation avec les programmes féministes occidentaux et à veiller à ce que leur bataille se déroule dans les strictes limites des frontières nationales¹⁴.
- 45 La question de l'excision, en particulier, a toujours revêtu une haute signification symbolique et fait l'objet d'un conflit entre les notions générales du féminisme occidental d'une part, et diverses considérations relevant de la situation nationale des féministes égyptiennes, d'autre part¹⁵. C'est ainsi que Aida Seif al-Dawla insiste sur le fait que cet engagement doit opérer « dans le pays, seul lieu où ce combat peut être mené ». Ce à quoi elle ajoute : « Cette lutte ne peut affronter d'ennemis supplémentaires. Nous ne pouvons pas nous permettre, en plus de tout cela, d'avoir à lutter contre un stéréotype conçu par quelqu'un qui se trouve très loin de la scène. Pour mener à bien le combat à l'intérieur du pays, nous ne pouvons pas nous laisser distraire par d'autres provocations venant d'un peu partout dans le monde et qui servent les intérêts de programmes différents. La confrontation est sérieuse et ne peut tolérer d'être dramatisée davantage, ce qui serait moins sérieux mais plus provocateur et servirait au plus haut point les intérêts de nos adversaires. »¹⁶ Comme dans le cas de « *Marriage Egyptian Style* », « l'Occident comme ennemi » est un slogan-écran qui exprime une hostilité envers un « autre » extérieur tout en servant effectivement de recours dans les luttes intestines. L'hégémonie du nationalisme séculier, jointe à celle de l'islamisme et du culturalisme, soutiennent des symboles aussi sacrés que « l'honneur de la nation » et « notre culture et nos traditions » et les dépeint comme étant constamment menacés. Dans un tel contexte, « l'Occident comme autre » devient un instrument d'hégémonie et de répression des groupes vulnérables : faire taire et occulter les pauvres ; marginaliser le féminisme.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON B., 1991, *Imagined Communities*, London, New York, Verso.
- BARON B., 1993, « The construction of national honour in Egypt », *Gender and History*, vol. 5, n° 2.
- CHATTERJEE P., 1993, *The Nation and its Fragments: Colonial and Post Colonial Histories*, Princeton University Press.
- SAAD R., 1994, « Ma'ânî ar-ruqiyy wa-l-hubût al-fannî fi turkiya wa misr », *al-Qâhira*, n° 138.
- SHUKRI G., 1994, *Al-Khurûg 'a/a al-nass* (S'écarter du texte), Le Caire, Sîna li-l-nashr.
- TAMARI S., 1992, « Soul of the Nation: the Fallah in the Eyes of the Urban Intelligentsia », *Review of Middle East Studies*.
- WALLEY C., à paraître, « Searching for Voices in a global Era: Feminism, Anthropology, and the Debate over Female Genital Operations », *Cultural Anthropology*.

NOTES

❧. Je tiens à exprimer ma gratitude à ma mère, Wedâd Mitry, pour l'aide inestimable qu'elle m'a apportée en compilant le dossier de presse qui a servi de base au présent article ; à Aida Seif-al-Dawla pour les documents et les références qu'elle m'a généreusement fournis. Je tiens aussi à remercier Walter Amnbrust qui a bien voulu lire et commenter la première version de cet article.

1. Elle utilise ici le nom de mon grand-père plutôt que mon nom de famille habituel pour mettre en évidence le fait que je suis copte. C'est la seule fois où il est fait allusion à ma religion qui n'a d'ailleurs pas joué un rôle primordial dans cette controverse. Husn Shâh a d'ailleurs été sévèrement critiquée pour cette insinuation.

2. Ce cas ressemble au nationalisme indien décrit par Partha Chatterjee (1993) avec une référence particulière à la « question de la femme » : « ... en mettant en place un nouveau système patriarcal comme construction d'une hégémonie, le discours nationaliste délimite l'essence même de sa culture qui se distingue non seulement de celle de l'Occident, mais aussi de celle de la masse populaire. Ce discours s'est généralisé dans la nouvelle classe moyenne, élargie et assez importante en nombre absolu pour se reproduire, mais qui se situe bien loin de la masse des classes inférieures. »

3. Bien que la classe moyenne urbaine cherche à monopoliser le droit de parler au nom de la nation, elle n'a pas l'exclusivité du discours nationaliste. Au moment du tournage, nous avons parfois été confrontés aux objections des passants qui nous demandaient de filmer l'Opéra, les hôtels cinq étoiles et les autoponts. Une fois, le propriétaire d'un café situé rue al-Azhar nous a interdit de filmer Fathiyya, la marchande de citrons, parce que, dit-il, son aspect nuirait à la réputation de l'Égypte à l'étranger.

4. À propos de l'évocation de la femme et de la place accordée au caractère sexiste du discours nationaliste, voir Beth Baron (1993, P. 244-255).

5. Nous sommes allées voir Wizza dès le lendemain de notre retour d'Ismâ'îliyya. Après les événements du festival, j'hésitais à me rendre chez elle de peur d'être à nouveau lynchée par la foule au cas où les habitants du quartier auraient lu un des comptes rendus de ce qui s'était passé au festival. Je suis très reconnaissante à Joanna Head d'avoir insisté pour qu'on s'y rende indépendamment de ce qui pouvait nous attendre.

6. Que plusieurs spectateurs aient réussi à voir dans le film des choses qui ne s'y trouvaient pas est peut-être dû au fait que les tas d'ordures et la saleté en général sont les images standard de l'Égypte dans les reportages et les documentaires occidentaux. Cela pourrait également provenir du fait que la classe moyenne urbaine associe d'habitude la « pauvreté » à la « saleté ».
7. L'apparition de néologismes vernaculaires semble être particulièrement alarmante. J'ai déjà traité cette question à propos desdites *aghâni hâbta* (chansons perverses) ; voir Reem Saad(1994).
8. J'utilise le plus souvent le terme d'excision plutôt que l'expression « mutilation génitale de la femme », aujourd'hui admise et retenue par les activistes féministes, parce que c'est la première qui a été utilisée lors du débat. J'ai cependant utilisé ce dernier terme à différents endroits de mon exposé lorsque cela m'a paru plus approprié.
9. « Les mains égyptiennes » désigne ici Nevine Hamdân, assistante-réalisatrice qui a servi de bouc émissaire et a été très sévèrement traitée pour sa participation à cette émission. Cependant, au cours d'une interview avec Gayle Young, réalisatrice de l'émission et chef du bureau de la CNN au Caire, cette dernière m'a dit que Nevine Hamdân avait été très peu impliquée dans la réalisation de cette émission, qu'elle ne connaissait même pas la famille de la fillette qui avait subi l'excision, et qu'elle n'était même pas présente au moment du tournage. Le tapage qui avait été fait à propos de l'émission s'est prolongé, au-delà du débat dans la presse ; un avocat indépendant et le père de la fille ont intenté une action en justice contre la CNN et Nevine Hamdân, et demandé une somme colossale à titre de dédommagement. Les poursuites judiciaires m'ont empêchée d'entrer en contact avec Nevine Hamdân, et ne m'ont permis d'obtenir que très peu de détails auprès de G. Young. Le verdict, prononcé en septembre 1997, a finalement innocenté N. Hamdân.
10. « Interrogé sur la séquence de la CNN, le Président Hosni Moubarak a fait une déclaration fort invraisemblable où il disait penser que cette pratique avait disparu du pays. », Jill Simolowe, « A rite of Passage or Mutilation ? », *Time*, 26 septembre 1994.
11. Voir Muhammad Abû al-Ghâr, « Khitân al-banât wa-l-taswîr al-tilifiziûni » (La circoncision des filles et le tournage d'émission télévisées), *al-Ahrâm*, 18/09/1994 ; Nâdia Abû al-Magd, « Laysa difâ'an 'an al-gharb ; mâdha fa'alat al-CNN ? » (Indéfendable Occident : qu'a donc fait la CNN ?), *Rose al-Youssef*, 03/10/1994 ; Sa'ad al-Dîn Ibrâhîm, « Khitân al-'aql al-misri bayna al-dhamb wal-'âr » (L'excision de l'esprit égyptien entre la culpabilité et la honte), *Civil Society*, n° 34, octobre 1994 ; Amîna Al-Naqqash, « Man al-ladhî yusî' li-sum'at misr ? » (Qui diffame la réputation de l'Égypte ?) *al-Ahâli*, 21/09/1994.
12. Au sujet d'une excellente analyse de la manière avec laquelle la question de la mutilation génitale de la femme a été manipulée à des fins politiques différentes, voir Aida Seif al-Dawla, « The Political and Legal Struggle Over FGM Before and After the ICPD » et « Reproductive Rights in Egypt: Everyman's land », 1994, documents non publiés.
13. Aida Seif al-Dawla, *op. cit.*
14. En général, le travail du Centre de recherches sur la femme nouvelle expose de manière efficace la discrimination de classe qui accompagne toujours la discrimination entre les sexes à l'œuvre dans l'arme « occidentale » de marginalisation du programme féministe. Pour une perspective et une formulation suggestive de la question, voir Aïda Seif al-Dawla, « Not so Western », *al-Ahrâm Weekly*, 28 juil.-3 août 1994.
15. Cette situation est semblable à l'amertume de nombreuses femmes africaines opposées à la mutilation génitale de la femme décrite par Chris Walley (à paraître), et au moyen par lequel les féministes occidentales abordent le problème.
16. Aida Seif al-Dawla, *op. cit.*

INDEX

Mots-clés : excision, féminisme, femme, identité, Occident, nationalisme

AUTEUR

REEM SAAD

Social Research Center, AUC